CHANEL CLEETON

Nous reviendrons à La Havane

ROMAN

CHARLESTON POCHE

CHANEL CLEETON

NOUS REVIENDRONS À LA HAVANE

La Havane, Cuba, 1958

Elisa Perez et ses trois sœurs sont les joyaux de la dynastie sucrière familiale. Tandis que les hommes Perez président à la destinée du pays, elles évoluent dans un monde fait de luxe et d'oisiveté. Pourtant, les combats font déjà rage dans l'est du pays et bientôt la guerre civile frappera au cœur même de La Havane. Tandis qu'un monde s'éteint, un autre est en train de naître. Et la rencontre d'Elisa avec Paulo, un jeune révolutionnaire idéaliste, la précipitera au beau milieu du conflit.
Entre loyauté familiale, passion et idéologie, son destin va basculer, ainsi que celui de tout un peuple.

Soixante ans plus tard, la petite-fille d'Elisa, Marisol, découvre La Havane, cette ville qui a abrité les plus grandes joies et les plus grands drames de la vie de sa grand-mère…

« Une époustouflante histoire d'amour, de courage et de loyauté. »
Entertainment Weekly

« Un très beau roman, plein de passions interdites, de secrets de famille, de courage et de sacrifices. »
Reese Witherspoon

Chanel Cleeton a grandi en Floride, entourée par les récits de la révolution cubaine et l'exode familial. *Nous reviendrons à La Havane*, son premier roman, a été sélectionné par le prestigieux book club Hello Sunshine et s'est hissé en tête des ventes du *New York Times* et du *USA Today*.

Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

Texte intégral
ISBN : 978-2-36812-892-3
9 782368 128923
8,90 euros
Prix TTC France
Rayon : Littérature étrangère
éditeur écoresponsable
CHARLESTON POCHE
www.editionscharleston.fr

Design : Caroline Gioux
Image : © Yolande de Kort / Trevillion Images

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Ce roman historique réunit tout ce que j'aime ! L'histoire est magnifique, le contexte politique et historique est captivant et les personnages sont admirables. »
Élodie, du blog *Au Chapitre*

« Une histoire d'héritage et de loyauté qui m'aura arraché quelques larmes, de joie comme de tristesse. »
Aurélie, de @monjardinlitteraire

« J'ai été tenue en haleine ! Je n'avais pas envie de refermer ce livre avant d'en être arrivée à la dernière page. J'ai été révoltée ou attendrie, j'ai vibré avec les personnages ! »
Maud, de @mamanmammouth

« Deux portraits de femmes courageuses et audacieuses, qui aiment passionnément. Un page turner sur fond historique qui vous transporte à Cuba. »
Michelle, de @abookisalwaysagoodidea

« Une histoire merveilleusement écrite, fascinante, qui met en lumière la passion de Chanel Cleeton pour son héritage familial. »
Marie, de @marieatoutprixhappy

« Laissez-vous porter par les rythmes endiablés, par toutes ces couleurs, par toutes ces odeurs ! Dépaysement garanti ! »
Laura, de @devoratrix_libri

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur :
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

NOUS REVIENDRONS À LA HAVANE

Ce livre a été publié précédemment sous le titre *L'année prochaine à La Havane* (éditions Charleston, 2019).

Titre original : *Next Year in Havana*
Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de l'intégralité ou d'une partie de l'ouvrage sous quelque forme que ce soit.
Publié avec l'accord de Berkley, une marque de Penguin Publishing Group, un département de Penguin Random House LLC.
Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

Pour l'édition française :
© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-892-3
Mise en page : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Chanel Cleeton

NOUS REVIENDRONS À LA HAVANE

Roman

Traduit de l'anglais par
Marie-Axelle de La Rochefoucauld

CHARLESTON
POCHE

Para mis abuelos.
Pour mes grands-parents.

REMERCIEMENTS

Ce livre me tient vraiment à cœur et je voue une reconnaissance sans bornes aux nombreuses personnes qui lui ont permis de voir le jour. Merci à mon formidable agent Kevan Lyon et à Kate Seaver, ma relectrice extraordinaire, dont le soutien, les indications et les encouragements permanents ont rendu possible cette entreprise littéraire. J'ai tant de chance de travailler avec vous deux et ne saurais vous remercier assez pour tout ce que vous avez fait pour moi.

Merci à toute l'équipe de Berkley de m'avoir donné cette opportunité. Je n'aurais pu demander meilleure maison d'édition. Je remercie tout spécialement Ivan Held, Christine Ball, Claire Zion, Jeanne-Marie Hudson, Craig Burke, Erin Galloway, Ryanne Probst, Roxanne Jones, Fareeda Bullert, Kim Burns et Katherine Pelz d'avoir fait de chacun de mes livres une réalité ; les membres de l'incroyable service des droits d'avoir travaillé si dur ; et le service

de création artistique de Berkley pour la magnifique couverture et pour avoir saisi l'essence de *L'Année prochaine à La Havane*.

Merci à mes merveilleux amis, en particulier A. J. Pine, Jennifer Blackwood et Lia Riley. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous. Merci à la charmante Jennifer Robson d'avoir lu *L'Année prochaine à La Havane* et de m'en avoir fait un retour bienveillant.

Je ressens une immense gratitude envers mes lecteurs et tous les blogueurs qui ont soutenu mes livres au fil des années et m'ont accompagnée lors de cette nouvelle aventure. Merci !

Je n'aurais jamais pu écrire ce livre sans ma famille fantastique et sans la force et le courage de ceux qui m'ont précédée. Merci d'avoir partagé vos histoires avec moi et d'avoir préservé un morceau de Cuba auquel je peux toujours m'accrocher. Je vous suis tellement reconnaissante pour vos idées au sujet de ce roman, ainsi que pour votre affection et votre soutien.

À ma famille – mon cœur – merci.

CHAPITRE UN

Elisa
La Havane, 1959

— Combien de temps allons-nous partir ? demande ma sœur Maria.

— Un certain temps.

— Deux mois ? Six mois ? Un an ? Deux ?

— Tais-toi.

Je l'encourage à avancer en la poussant légèrement, regardant tout autour de moi pour voir si quelqu'un a entendu sa question.

Dans la zone de départ de l'aéroport de Rancho-Boyeros, nous nous tenons l'une derrière l'autre, nous, les célèbres sœurs Perez – en bien ou en mal, selon la personne que vous interrogez. Isabel, l'aînée, ouvre la voie. Elle ne parle pas, les yeux fixés sur son fiancé, Alberto. Le visage pâle, il nous regarde quitter sous la contrainte la ville qu'autrefois nous avons mise à genoux.

Beatriz est la suivante. Lorsqu'elle marche, l'ourlet en dentelle de sa plus jolie robe lui caressant les mollets, c'est comme si tout l'aéroport retenait sa respiration. C'est la beauté de la famille et elle le sait.

Je traîne derrière elle, les genoux tremblants sous mes jupons. Chaque pas me coûte.

Puis il y a Maria, la dernière des reines du sucre.

À treize ans, elle est trop jeune pour comprendre qu'elle doit parler à voix basse et arrive à faire abstraction des soldats en uniforme vert, armés de fusils qu'ils ne demandent qu'à utiliser. Elle connaît le danger que représentent ces uniformes, mais pas aussi bien que nous autres. Nous n'avons pas réussi à dissiper le chagrin qui, implacable, s'est abattu sur notre famille, mais nous avons fait de notre mieux pour protéger Maria de la barbarie que nous avons endurée. Elle n'a pas entendu les cris des prisonniers détenus dans des cages, comme des animaux, à La Cabaña, la prison désormais gérée par ce monstre argentin. Elle n'a pas vu le sang cubain se déverser sur le sol.

Mais notre père, si.

Il se retourne et la fait taire d'un regard, un regard qu'il utilise peu mais qui est redoutable d'efficacité. Depuis notre naissance, il laisse notre mère et notre nounou, Magda, s'occuper de nous, trop occupé qu'il est à gérer sa société sucrière et à fréquenter les milieux politiques. Toutefois, nous traversons une période bien particulière où les enjeux sont plus importants que tout ce à quoi nous avons été confrontés jusqu'à présent. Il n'y a rien qui plairait davantage à Fidel que de se servir d'Emilio Perez et

de sa famille comme exemple – nous qui sommes la quintessence de tout ce que sa révolution cherche à détruire. Nous ne sommes pas la famille la plus riche de Cuba, ni la plus puissante, mais il est impossible d'ignorer la relation privilégiée entre mon père et l'ancien président. Dans ce climat, même des mots prononcés avec insouciance par une fille de treize ans peuvent s'avérer mortels.

Maria se tait.

Notre mère marche à côté de mon père, la tête haute. Aujourd'hui, elle a insisté pour que chacune de nous porte sa plus belle robe, son chapeau et ses gants les plus élégants, et nous a brossé les cheveux jusqu'à ce qu'ils étincellent. Ses filles doivent être à leur meilleur, même en exil.

Savoir perdre avec panache.

Nous n'avons peut-être pas lutté dans les montagnes, nous n'avons pas tenu d'armes dans nos mains gantées, mais il y a un combat en chacune de nous. Un combat que Fidel a allumé comme une flamme qui ne s'éteindra jamais. Alors nous nous dirigeons vers la porte d'embarquement dans notre robe préférée, portant haut la fierté et le pragmatisme cubains. C'est notre façon d'emporter les robes avec nous, même s'il manque les pierres qui les ornent d'ordinaire. Ce qu'il reste de nos bijoux est enterré dans le jardin de notre maison.

Pour notre retour.

Être cubain, c'est être fier – à la fois notre plus grand cadeau et notre plus grande malédiction. Nous ne servons aucun roi, ne courbons pas l'échine, portons nos problèmes sur notre dos comme s'ils ne pesaient rien. C'est tout un art, vous voyez. C'est un

art de donner l'impression que rien ne vous coûte, que vous vivez dans un monde doré, quand, en réalité, sous votre robe en soie, vos genoux ploient sous tout ce poids. Sous la soie et la dentelle se cache un corps d'acier.

Nous tâchons de préserver l'idée fausse selon laquelle il ne s'agit que de simples vacances, d'un court séjour à l'étranger, mais les regards qui nous suivent dans l'aéroport ne sont pas dupes…

Les doigts de Beatriz s'enroulent autour des miens pour un moment de réconfort. Ces sentinelles vert olive observent nos moindres mouvements. Il y a quelque chose de rassurant dans la peur de ma sœur, dans cette façade qui se fissure. Je ne lui lâche pas la main.

Le monde tel que nous le connaissions est mort et je ne reconnais pas celui qui l'a remplacé.

Un sentiment de désespoir plane sur la zone des départs. On le voit dans les yeux des hommes et des femmes qui attendent pour monter à bord de l'avion, dans leurs épaules crispées. Le choc imprimé sur le visage, ils serrent leurs effets personnels dans leurs mains. On le voit chez ces enfants maussades dont le rire a été avalé par le miasme ambiant.

Autrefois, l'aéroport était un endroit heureux. Nous y accueillions notre père lorsqu'il rentrait de ses voyages d'affaires et, trois ans plus tôt, nous étions assises sur ces mêmes sièges, folles d'enthousiasme à l'idée de partir en vacances à New York.

Nous prenons donc place, serrées les unes contre les autres. J'ai Beatriz d'un côté et Maria de l'autre. Isabel est assise à part, recouverte de sa douleur comme d'une cape. Ici, il y a différents degrés de

perte, nous ne pouvons échapper au poids de ce que nous laissons derrière nous.

Assis côte à côte, mes parents ont entrelacé leurs doigts, l'un des rares gestes d'affection auxquels j'aie jamais assisté. L'inquiétude a envahi leurs yeux, le chagrin leur cœur.

Combien de temps serons-nous partis ? Quand rentrerons-nous ? Quel Cuba retrouverons-nous alors ?

Nous sommes désormais là depuis des heures, les secondes s'écoulent avec une lenteur interminable. Ma robe me gratte, un petit filet de sueur dégouline le long de ma nuque. La nausée agite mon estomac, me donnant un goût âcre dans la bouche.

— Je vais vomir, murmuré-je à Beatriz.

Elle me presse les doigts.

— Mais non. Nous y sommes presque.

Je ravale ma nausée, fixant le sol devant moi. Les regards insistants, acérés, me transpercent ; pourtant c'est comme si le vide s'était fait autour de nous. La pièce a été vidée de tout son à l'exception du bruissement occasionnel d'un vêtement, d'un sanglot égaré. Nous nous trouvons dans une sorte de purgatoire et nous attendons, attendons…

— Embarquement immédiat…

Mon père se lève de son siège avec difficulté ; il a beaucoup vieilli depuis près de deux mois que le président Batista a fui le pays, depuis que les vents de la révolution se sont propagés de la Sierra Maestra à notre coin de l'île. Autrefois, Emilio Perez était admiré comme l'un des hommes les plus riches et les plus puissants de Cuba ; aujourd'hui, peu de choses distinguent mon père de l'homme assis

de l'autre côté du couloir, de l'homme qui fait la queue à la porte d'embarquement. Nous sommes désormais tous des citoyens sans pays, des orphelins de circonstance.

Je tends le bras et saisis la main de Maria de ma main libre.

Elle est silencieuse, comme si elle avait enfin pris conscience de la réalité. Nous sommes tous silencieux.

Nous marchons les uns derrière les autres, sombres et réticents, pour rejoindre le tarmac. Aujourd'hui, l'air est dépourvu de toute brise, la chaleur étouffante. Le soleil nous frappe le dos tandis que nous avançons vers l'avion qui se profile devant nous.

Je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas partir. Je ne peux pas rester.

Beatriz m'entraîne en avant et je poursuis ma route avec mes sœurs, une succession de jeunes Perez.

Nous montons dans l'avion en traînant les pieds, le silence volant en éclats tandis que les voix se font plus fortes et que les larmes sont sur tous les visages. Des gémissements. Maintenant que nous avons quitté la zone de départ, le vernis de la civilité a disparu, dévoilant une réalité brute, sans fard…

Le deuil.

Je m'assois à côté du hublot et regarde par la minuscule fenêtre, espérant une meilleure vue que celle du terminal de l'aéroport, espérant…

Nous nous éloignons de la porte d'embarquement à reculons, dans un soubresaut de l'avion, et le silence s'installe dans la cabine. Dans un flash, je me revois le soir du Nouvel An dans le grand salon

d'amis de mes parents, une coupe de champagne à la main. Je ris, le cœur plein de joie. Une certaine peur rôde en arrière-plan, une peur mêlée d'incertitude, mais l'espoir est lui aussi présent.

En l'espace de quelques minutes, tout mon univers a basculé.

Le Président Batista a fui le pays ! Vive Cuba, un pays libre !

Est-ce cela la liberté ?

Nous prenons à présent de la vitesse, filant sur la piste. Ce mouvement me donne des haut-le-cœur et je perds la bataille : j'attrape le sachet dans la poche du siège devant moi et y déverse le contenu de mon estomac.

Beatriz caresse mon dos courbé, tandis que les roues se détachent du sol et que nous nous élevons dans le ciel. La nausée me frappe encore et encore, un cadeau de départ ignominieux et, quand je relève enfin les yeux, je suis accueillie par une palette stupéfiante de verts et de bleus, comme la palette d'un artiste en contrebas.

Lorsque Christophe Colomb arriva à Cuba, il décrivit le pays comme la terre la plus belle qu'il ait été donné de voir aux hommes. Et il avait raison. Mais Cuba ne se limite pas à la mer, aux montagnes, au ciel dégagé. Il y a tant d'autres choses que nous laissons derrière nous.

Combien de temps serons-nous partis ?

Un an ? Deux ?

Ojalá.

Marisol
Janvier 2017

Quand j'étais petite, je suppliais ma grand-mère de me parler de Cuba. C'était une île mythique, ancrée dans mon cœur, entièrement imaginée d'après la version du pays qu'elle avait créée en exil à Miami et les histoires qu'elle m'avait racontées. J'étais partagée entre deux terres : celle où habitait mon corps et celle où je vivais dans mes rêves.

Nous nous installions dans le salon de l'immense maison de mes grands-parents à Coral Gables et elle me montrait de vieilles photos que d'intrépides membres de notre famille avaient emportées en douce en quittant le pays. Elle me racontait sa vie à La Havane, les aventures de ses frères et sœurs, peignant le portrait d'une terre qui existait dans mon imagination. Ses histoires sentaient le gardénia et le jasmin, avaient le goût des bananes plantain et des sapotes et, toujours, étaient accompagnées de son vieux tourne-disques. Chaque fois qu'elle terminait l'une de ses histoires, elle souriait et promettait qu'un jour je verrais Cuba par moi-même, que nous y retournerions en grande pompe, rouvrant la propriété balnéaire familiale de Varadero et l'élégant manoir de La Havane qui occupait presque tout le pâté de maison d'une rue bordée d'arbres.

À la mort de Fidel, nous y retournerons. Tu verras.

Et enfin, après avoir maintenu le suspense pendant près de soixante ans de fausses alertes et de

canulars, il a fini par mourir, ne survivant à ma grand-mère que de quelques mois. Le soir de sa mort, ma famille a ouvert une bouteille de champagne que mon arrière-grand-père avait achetée près de soixante ans plus tôt pour cette occasion précise et nous avons célébré le décès de Castro de notre façon inimitable. Le champagne, malheureusement, comme Fidel, n'était plus de la première fraîcheur, mais nous avons fait la fête dans la Calle Ocho de Miami jusqu'au lever du soleil, et pourtant…

Pourtant nous sommes toujours là.

Sa mort n'a pas effacé près de soixante ans d'exil, ni assuré un avenir de liberté. Au lieu de cela, j'ai dû cacher les cendres de ma grand-mère dans ma valise en les dissimulant dans un bocal dans ma trousse à maquillage, honorant sa dernière volonté tandis que nous prions, espérons, attendons que la situation change.

> *À ma mort, ramène-moi à Cuba. Répands mes cendres sur la terre que j'aime. Tu sauras où.*

Et à présent, à bord d'un avion quelque part entre Mexico et La Havane, armée d'un cahier rempli de noms de rues et d'endroits à visiter, ainsi que d'un guide acheté sur Internet, je ne sais absolument pas où la faire reposer.

La lecture du testament de ma grand-mère a eu lieu il y a six mois, rassemblant trente membres de la famille dans une salle de réunion dans le cabinet de notre notaire à Brickell. Ses sœurs Beatriz et Maria étaient là. Isabel était décédée un an plus tôt. Leurs enfants étaient venus avec conjoint et enfants pour

lui rendre hommage. Puis il y avait mon père – son fils unique –, mes deux sœurs et moi.

L'essentiel de son testament était sans surprise. Mon grand-père était mort plus de vingt ans auparavant et avait légué la société sucrière à mon père pour qu'il en prenne la direction. Ma sœur Daniela a récupéré la maison de Palm Beach, et Lucia, la cadette, la ferme de Wellington et les chevaux. Quant à moi, j'ai hérité de la maison de Coral Gables, le lieu de tant de mes voyages imaginaires à Cuba.

Il y avait des legs monétaires, ainsi que des œuvres d'art, des listes entières lues par le notaire sur un ton très factuel, ses annonces donnant parfois lieu à des larmes ou à une exclamation de gratitude. Puis il y avait sa dernière volonté…

Les grands-parents ne sont pas censés avoir des chouchous, mais ma grand-mère n'a jamais suivi les règles de quiconque. Peut-être était-ce parce que j'étais venue au monde deux mois avant que ma mère surprenne mon père au lit avec une héritière du caoutchouc. Lucia et Daniela avaient connu des années d'unité familiale avant le Grand Divorce et, après cela, elles avaient un lien avec ma mère que je n'ai jamais réussi à tisser. J'avais passé ma petite enfance entre des séances de stratégie chez les avocats, allant d'une maison à une autre, jusqu'à ce que ma mère finisse par se laver les mains de toute cette affaire et retourne en Espagne, me laissant avec ma grand-mère. Alors peut-être parce que j'étais la fille qu'elle n'avait jamais eue, mais qu'elle avait élevée comme telle, était-il logique qu'elle me confie cette mission, à moi…

Personne de la famille ne l'a remis en question.

Ses sœurs m'ont indiqué une liste d'adresses, notamment le domaine Perez à La Havane et la maison balnéaire que personne n'avait vue depuis plus de cinquante ans. Elles m'ont mise en contact avec Ana Rodriguez, la meilleure amie d'enfance de ma grand-mère. Malgré toutes les années écoulées, elle a eu la gentillesse de me proposer de loger chez elle lors de ma semaine à Cuba. Peut-être pourrait-elle m'éclairer quant au meilleur endroit pour faire reposer ma grand-mère.

Tu as toujours voulu voir Cuba et je regrette amèrement que nous n'ayons pas pu y aller ensemble. Ce qui me console, au moins, c'est de t'imaginer arpentant le Malecón, le visage caressé par des gouttes d'eau de mer. Je t'imagine à genoux sur un prie-Dieu de la cathédrale de La Havane, ou attablée au Tropicana. T'ai-je raconté la fois où nous avons fait le mur pour aller au club ?

J'ai toujours rêvé que Fidel meure avant moi, rêvé de rentrer chez moi. Mais aujourd'hui j'ai renoncé à ce rêve. Je suis une vieille femme et j'ai fini par accepter que je ne reverrais jamais Cuba. Mais toi, si.

Être en exil, c'est se voir arracher ce qu'on aime le plus au monde – l'air que l'on respire, la terre que l'on foule. Ces choses existent de l'autre côté du mur, inchangées par le temps et les circonstances, préservées dans un souvenir parfait, au pays des rêves.

Mon Cuba n'est plus, le Cuba que je t'ai raconté au fil des années a été balayé par la révolution. Il est temps pour toi de découvrir ton propre Cuba.

Je range la lettre dans mon sac à main, les mots se mélangeant. Six mois se sont écoulés, pourtant la douleur est encore là, intensifiée dans les moments où je ressens le plus fortement sa perte, quand elle devrait être à mes côtés mais qu'elle ne l'est pas.

Voir les *meringuitos*, ces petites meringues qu'elle me préparait pour les grandes occasions, un nuage de poudre sucrée fondant sur ma langue, entendre nos icônes musicales – Celia Cruz, Benny Moré et le Buena Vista Social Club –, ces rythmes qui avaient bercé mon enfance, et maintenant ceci, les roues de l'avion se posant sur le sol cubain.

Ma grand-mère me manque.

Des larmes roulent sur mes joues. Il ne s'agit pas seulement de son absence ; c'est ce sentiment de connexion tandis que l'avion roule sur la même piste que celle dont elle a décollé il y a près de soixante ans pour quitter Cuba pour toujours.

Je regarde par le hublot, découvrant un premier aperçu de l'aéroport international José Martí. À première vue, il ressemble aux innombrables aéroports des Caraïbes où j'ai atterri lors de vacances au cours de ma vie. Néanmoins, au-delà de son apparence, je ressens qu'il est spécial et un frisson me parcourt. Mon corps laisse échapper un soupir, comme si je retenais ma respiration jusqu'ici et pouvais enfin expirer.

C'est comme lorsqu'on revient chez soi après une longue absence, que l'aspect de notre maison nous semble à la fois familier et un peu différent, qu'on franchit le seuil, qu'on pose nos bagages

dans un sentiment d'accomplissement – notre voyage est terminé – et qu'on regarde autour de nous, observant tout ce qu'on avait laissé, et qu'on se dit…

Je suis chez moi.

CHAPITRE DEUX

Je descends de l'avion et traverse l'aéroport, tenant fermement mes bagages. Toute ma vie, Cuba a été cette entité mythique, parfois tangible, parfois éphémère et inatteignable. Mais c'est à présent bien réel et, même si le hall des arrivées n'a rien de romantique ni de glamour, je frétille d'excitation.

Malheureusement, la romance de l'instant est ternie par la monotonie du temps qui passe. Les minutes s'égrènent, près d'une heure s'écoule avant que j'arrive au début de la queue de l'immigration. Je remarque le nombre d'agents derrière les comptoirs, la facilité avec laquelle les touristes devant moi passent les formalités. Officiellement, je suis là avec un visa de journaliste, dans le but d'écrire un article pour le magazine de voyage en ligne qui m'emploie en free-lance à Miami – un article sur le tourisme à Cuba maintenant que les restrictions se sont assouplies. Je l'ai vendu au rédacteur en chef comme

le premier papier d'une série visant à présenter Cuba aux Américains et j'ai fini de le convaincre en proposant de financer moi-même mon voyage. Officieusement, bien sûr, ma valise contient les cendres de ma grand-mère.

Il existe une procédure pour qu'un exilé soit rapatrié à Cuba pour son inhumation, mais après en avoir discuté avec des amis de la famille ayant été confrontés aux mêmes défis – refus, paperasse, intervention du gouvernement –, cette solution me semblait la plus simple, une solution choisie chaque année par de nombreux Cubains. Tandis que je fais rentrer ma grand-mère en contrebande dans son pays, je jure que j'ai l'impression qu'elle me regarde en souriant, absolument ravie d'enfreindre les règles du régime qu'elle haïssait.

J'ai rassemblé tous mes papiers et, visa à la main, je m'avance dans la queue de l'immigration, priant pour que mon urne de fortune passe sans encombre.

Je présente mes documents à l'agent, le cœur battant en répondant à ses questions en espagnol, la langue que je parle depuis ma naissance. Je ressens une étrange ambivalence face à ces personnes qui sont des compatriotes, sans l'être vraiment. Malgré ma mère américano-espagnole, je me suis toujours considérée davantage cubaine qu'autre chose, et à Miami cela n'a jamais posé problème. Mes grands-parents étaient cubains, mon père est cubain, par conséquent je suis cubaine. Néanmoins, ici, cela aura-t-il de l'importance que ma peau soit plus claire que celle de la plupart des citoyens de ce pays, que mon sang ne soit pas intégralement